2697 Amériq 1004

# HISTOIRE

DE LA DÉCOUVERTE

# DE L'AMÉRIQUE,

VOYAGE

DE CHRISTOPHE COLOMB.

Prix, pour Paris, 2 sous. — Départemens, 3 sous.
Cartonné, Paris, 3 sous. — Départ., 4 sous.

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
Québec 4, QUE.
BIBLIOTHÈQUE
S.M
19
Séminaire de Québec

Sém^r. de Québec

PARIS.
ADOLPHE RION ET COMPAGNIE,
éditeurs de la *Bibliothèque pour Cinq Francs*,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 18.

Ex Libris

# HISTOIRE

DE LA DÉCOUVERTE

# DE L'AMÉRIQUE.

L'Amérique n'était point connue des anciens. Tout ce qu'Homère, Hésiode, Platon, Pline, et d'autres encore ont raconté d'une grande terre qui, selon eux, gisait dans l'Océan, en face des colonnes d'Hercule, et qu'ils désignaient sous le nom d'Atlantide, n'était appuyé que sur des récits traditionnels, dont il est permis de croire que les navigateurs de leur époque n'ont point vérifié l'exactitude. L'Atlantide d'ailleurs n'était séparée de l'ancien continent que par quelques journées de navigation, et son étendue, au dire de Platon, n'était que de 3000 stades (150 lieues environ) en longueur, et 2000 stades (100 lieues) en largeur. Cette distance et ces dimensions ne sauraient convenir à l'Amérique, telle que nous la connaissons aujourd'hui. Quelques savans modernes ont conjecturé qu'une vaste terre, embrassant dans ses contours l'archipel des Canaries et des îles du cap Vert, et s'étendant par la ligne de Madère, des Açores et des Bermudes jusqu'à l'archipel des Antilles, avait pu remplir autrefois tout l'intervalle qui sépare maintenant les deux hémisphères, et que cette terre du milieu avait ensuite disparu, soit par l'effet d'une lente submersion, soit à la suite de quelque grand cataclysme antérieur aux âges de l'histoire. L'existence de ce continent intermédiaire, si elle était démontrée, expliquerait très bien comment la race humaine aurait pu, dans les temps voisins de sa création, se répandre à la fois sur l'une et l'autre face du globe. Mais il ne nous appartient pas de discuter ici la vraisemblance de cette hypothèse, ni d'en poursuivre laborieusement toutes les conséquences; qu'il nous suffise de remarquer qu'elle tendrait à confirmer plutôt qu'à détruire l'opinion, d'ailleurs généralement admise, que l'Amérique proprement dite était tout-à-fait inconnue des peuples de l'antiquité.

On doit peut-être faire remonter aux temps du moyen-âge la première découverte de ce vaste continent; et c'est aux Norvégiens qu'il faut en attribuer l'honneur, si du moins l'on ajoute foi aux anciennes chroniques de ce peuple, qui d'ailleurs se faisait alors remarquer par la hardiesse et l'étendue de ses excur-

sions maritimes. En l'an 628, les Norvégiens découvrirent l'Islande, et en 874 ils y fondèrent une colonie. Cent ans plus tard, ils s'avancèrent jusqu'au Groënland, qui, selon toute apparence, tient par les terres polaires au continent de l'Amérique, et là ils formèrent un nouvel établissement. Dès cette époque, les découvertes se succédèrent en grand nombre. Au commencement du XI^e^ siècle, Biœrn et Lief, disent les chroniques, découvrirent vers le sud-ouest un pays qu'ils nommèrent Winland (pays du vin) à cause de quelques plants de vigne qu'ils y rencontrèrent. Enfin, dans le XIV^e^ siècle, les frères Nicolo et Antonio Zéni, durant un voyage qu'ils avaient entrepris dans la partie nord de l'Océan Atlantique, furent poussés vers la terre de Frieslanda (probablement Féroë), d'où ils se dirigèrent vers une contrée située beaucoup plus loin dans l'ouest, qu'ils désignèrent sous le nom de Drogno, et dans laquelle on a cru reconnaître la Nouvelle-Ecosse. Mais ces premières excursions n'ont laissé que des traces fort incertaines, et n'ont d'ailleurs été suivies d'aucun résultat.

Au commencement du XVI^e^ siècle les Portugais, délivrés de la présence des Maures, qui pendant plusieurs siècles avaient infesté leur territoire, étaient tourmentés du besoin de porter dans quelque nouvelle entreprise leur activité inquiète et belliqueuse. Jean I^er^, surnommé le Bâtard, qui par son habileté et son courage venait de placer sur sa tête une couronne à laquelle son origine ne lui donnait aucun droit, comprit qu'il ne pouvait, sans mettre en jeu sa royauté naissante, combattre de front cette tendance générale des esprits, et qu'il devait se contenter, pour maintenir la paix intérieure, d'occuper au dehors la turbulente activité de ses sujets. C'est dans cette vue qu'il équipa une flotte considérable, destinée à attaquer les Maures établis sur la côte de Barbarie. Pendant que cet armement se préparait, quelques vaisseaux furent détachés pour aller reconnaître la côte occidentale de l'Afrique. C'est à cette entreprise peu importante qu'on peut rapporter l'époque où l'esprit de découverte commença à se faire jour à travers les obstacles qui avaient si long-temps dérobé aux hommes la connaissance d'une moitié du monde habitable.

Les vaisseaux du roi Jean parvinrent à doubler le cap Noun (en face des Canaries, 28° lat. N.), qui jusqu'alors avait été considéré comme la limite où devaient s'arrêter les efforts des navigateurs. Ils s'avancèrent jusqu'au cap Bojador (26° lat. N.); mais effrayés des écueils qui avoisinent ce promontoire, ils n'osèrent le doubler et revinrent à Lisbonne, après avoir exploré environ 60 lieues de côtes inconnues (en 1412).

Cette première expédition, quelque bornés qu'en fussent les résultats, suffit pour donner un développement extraordinaire à

ce goût pour les découvertes qui venait de se manifester chez les Portugais. Henri, duc de Viseu, quatrième fils du roi, se fit remarquer au milieu de cet élan général, qu'il entreprit bientôt de diriger et de seconder. Il équipa à ses frais plusieurs navires, qui découvrirent successivement Porto-Santo (en 1418), Madère (1), doublèrent le cap Bojador (en 1435) et reconnurent toute la côte qui s'étend du cap Blanc au cap Vert.

A cette époque l'usage de la boussole, quoique inventée déjà depuis plus d'un siècle (2), était à peine connu des navigateurs. Henri exigea de ses chefs d'expédition qu'ils apprissent à se servir de cet instrument. Dès-lors ils purent abandonner par degrés la méthode lente et timide de côtoyer le rivage; bientôt, sur la foi de ce nouveau guide, ils se lancèrent hardiment dans les hautes mers et découvrirent d'abord les îles du cap Vert (en 1446), et trois ans après les Açores (3).

En 1461 le prince Henri mourut, laissant à d'autres le soin et la gloire d'achever la reconnaissance de la côte occidentale de l'Afrique. Déjà ses vaisseaux s'étaient avancés vers le sud jusqu'à cinq degrés en deçà de la ligne équinoxiale, et avaient découvert plus de quatre cents lieues de côtes; c'en était assez pour frayer la route à ses successeurs.

Sous le règne de Jean II les Portugais franchirent enfin l'équateur, découvrirent les royaumes de Benin et de Congo (1484) et formèrent des établissemens sur la côte de Guinée. Une communication suivie avec les habitans de ces parages et les instructions qu'ils en reçurent vinrent alors confirmer dans leur esprit la pensée déjà conçue par le prince Henri, qu'il serait possible de tourner le continent d'Afrique et de se frayer par cette voie un passage pour arriver aux Indes orientales. Jean II, voulant éclaircir par de nouveaux renseignemens ce problème d'un si haut intérêt, députa en Abyssinie deux de ses sujets (4), qui entendaient parfaitement la langue arabe; l'un d'eux fut assassiné dans le voyage, mais l'autre parvint à remplir heureusement sa mission, et tous les détails qu'il put recueillir se trouvèrent de nature à confirmer pleinement les espérances que l'on avait d'abord conçues.

Dans le même temps une nouvelle expédition par mer était dirigée vers le sud de l'Afrique. Barthélemy Diaz, qui en avait le commandement, découvrit environ trois cent cinquante lieues

---

(1) Découverte en 1419. Ainsi nommée parce qu'elle est couverte de bois, d'un mot portugais qui signifie *bois*.

(2) En 1302, par Flavio Gioia, natif d'Amalfi, royaume de Naples.

(3) En 1449. Ainsi nommées d'un mot portugais qui signifie *épervier*, à raison du grand nombre d'oiseaux de proie qu'on y trouva.

(4) Pedro de Covillam et Alphonse de Payva.

de terres nouvelles et reconnut enfin (1486) le promontoire qui borne l'Afrique vers le sud ; mais la violence des vents, le délabrement de ses vaisseaux et la mutinerie de son équipage ne lui permirent pas de le doubler : cette gloire était réservée à Vasco de Gama, qui acheva douze ans plus tard (1498) cette périlleuse entreprise. Diaz avait donné à ce promontoire formidable le nom de Cap des Tempêtes ; mais le roi Jean, ne doutant plus qu'il n'eût enfin découvert le passage qui conduisait aux Indes, voulut que ce cap portât un nom de plus favorable augure, et l'appela le *Cap de Bonne-Espérance*.

L'heureuse conformité des renseignemens recueillis dans l'intérieur de l'Afrique avec les découvertes que venait de faire Barthelemy Diaz ne permettait plus guère de douter que l'on ne fût réellement sur la voie d'un passage par mer aux Grandes-Indes. Dès ce moment Jean II arrêta le plan d'une vaste expédition, qui devait pousser l'entreprise jusqu'à son dernier terme et donner enfin la solution complète de ce grand problème.

Cependant, depuis plusieurs années, les excursions maritimes des Portugais, les découvertes qu'ils avaient déjà faites, celles qu'ils méditaient encore avaient excité au plus haut point l'attention de l'Europe. Lisbonne était devenu le rendez-vous de tous les navigateurs et de tous les savans. Au nombre des étrangers qu'une généreuse émulation y avait attirés se trouvait Christophe Colomb (1). Il avait épousé la fille de Barthélemy Perestrello, l'un des capitaines employés par le prince Henri dans ses premières navigations, et qui avait découvert les îles de Madère et de Porto-Santo. Devenu possesseur des journaux et des cartes de ce navigateur expérimenté, il y puisa la connaissance des routes qu'avaient tenues les Portugais dans leurs découvertes. De son côté, Christophe avait acquis par ses nombreux voyages une expérience consommée dans l'art de la navigation. Il n'était presque aucun des pays alors connus qu'il n'eût visité. Il possédait d'ailleurs toute l'instruction nécessaire à un bon marin : la géométrie, la cosmographie, l'astronomie, le dessin, et, en général, toutes les sciences qui ont quelque rapport avec la navigation lui étaient également familières.

Doué d'un génie profondément méditatif, Colomb ne pouvait pas demeurer étranger à la grande question qui occupait alors tous les esprits. Mais tandis que les Portugais cherchaient un passage aux Indes par le sud de l'Afrique, la longueur et les difficultés d'une telle route, l'incertitude même de son existence, conduisirent naturellement Colomb à examiner s'il ne serait

(1) Christoforo Colombo ou Colon, comme il se fit appeler depuis en Espagne. Né dans les états de Gênes, en 1447.

pas possible de découvrir quelque autre chemin plus direct et plus court. Déjà, par de savantes études, il était parvenu à se former sur la véritable figure de la terre des notions plus exactes que celles de la plupart des hommes de son siècle. En considérant l'étendue et la masse énorme des terres qui pèsent sur notre hémisphère, il avait imaginé que des terres équivalentes devaient leur servir de contrepoids dans l'hémisphère opposé. Trompé par la construction défectueuse des cartes de son temps qui plaçaient les limites orientales de l'Asie à plus de 75 degrés au-delà de leur véritable longitude, il conjectura que le continent inconnu dont il supposait l'existence devait tenir à celui de l'Inde ou du moins en être fort rapproché. L'autorité, si puissante alors, de Sénèque, d'Aristote, de Ptolomée, de Marinus de Tyr et de quelques autres écrivains de l'antiquité, qui tous s'accordent à donner aux régions orientales de l'Asie un développement exagéré et qui les placent ainsi à une distance peu considérable de nos côtes occidentales; enfin les récits de Marco-Poulo, suivant lequel deux pays qu'il aurait visités, le Cathai et le Cipangu, s'étendaient encore plus à l'est qu'aucune partie de l'Asie connue des anciens, ne contribuèrent pas peu à confirmer Colomb dans l'idée que c'était par l'ouest que les navigateurs devaient chercher le passage.

Quelques faits récemment observés vinrent d'ailleurs donner un nouveau poids au système de Christophe et le fortifier dans ses prévisions. Quelques habitans de Madère et de Porto-Santo avaient cru voir dans l'éloignement, à l'ouest de ces îles, une terre qui ne se montrait qu'à de certains intervalles, mais toujours à la même distance et dans la même direction. On parlait aussi d'arbres déracinés, de cadavres d'hommes nus, que les vents d'ouest avaient jetés sur la côte des Açores. Pierre Torrea, beau-frère de Colomb, avait trouvé sur le rivage occidental de Porto-Santo une pièce de bois travaillée de main d'homme, et que les mêmes vents y avaient apportée. D'autres navigateurs avaient remarqué au large, et à l'ouest de cette île, des cannes d'une grosseur extraordinaire et des plantes inconnues dans ces contrées. L'ensemble de tous ces faits et de quelques autres, que nous négligeons de rapporter, acheva de convaincre Colomb qu'en traversant l'Atlantique dans la direction de l'ouest on ne pouvait manquer de rencontrer à une médiocre distance, sinon le Cathai ou le Cipangu, du moins quelque autre grande terre, qui, selon lui, devait être un prolongement ou une dépendance du continent asiatique.

Toutefois il crut devoir encore s'étayer de l'avis de quelques hommes capables de comprendre et d'apprécier son système. Dès l'an 1474 il communiqua ses idées à Paul, médecin florentin, célèbre par l'étendue de ses connaissances cosmographiques. Ce

savant approuva de tout point les projets qui lui étaient soumis, les appuya de faits et d'argumens nouveaux et pressa vivement Christophe d'en poursuivre l'exécution.

Mais celui-ci n'avait qu'une fortune trop médiocre pour pouvoir, à lui seul, subvenir aux frais de l'entreprise Sa première pensée fut de faire hommage à sa patrie des plans qu'il avait conçus ; il s'adressa donc au sénat de Gênes et offrit d'aller, sous le pavillon de la république, à la recherche des pays nouveaux qu'il devait découvrir. Les Génois ne surent pas le comprendre ; ils rejetèrent inconsidérément ses propositions et perdirent ainsi pour jamais l'occasion de rendre à leur république son ancienne splendeur.

Colomb ne se laissa pas décourager par le refus de ses compatriotes. Il fit des ouvertures à Jean II, roi de Portugal, qui renvoya le projet à l'examen de Diego Ortiz, évêque de Ceuta, et de deux médecins juifs qu'il consultait dans toutes les affaires de découvertes et de navigation. C'étaient ces mêmes hommes qui avaient précédemment conseillé de chercher un passage aux Indes par le sud de l'Afrique ; ils ne pouvaient approuver le nouveau plan sans jeter une grande défaveur sur celui qu'ils avaient eux-mêmes proposé. Ils différèrent de se prononcer sur le mérite des projets du Génois ; mais quand tous les moyens d'exécution leur eurent été communiqués, ils conseillèrent au roi de faire partir secrètement un vaisseau qui tenterait l'entreprise en suivant la route que Colomb avait tracée. Jean II eut la bassesse de se rendre à ces perfides conseils ; mais le pilote que l'on avait choisi pour consommer cet acte de déloyauté était incapable de gouverner long-temps hors la vue des côtes ; assailli par des vents contraires, il regagna Lisbonne après quelques jours d'une course aventureuse, et déclara hautement que Colomb était un visionnaire et son projet une extravagance.

Indigné de cette trahison plus encore que de ces outrages, Colomb quitta sur-le-champ le Portugal et aborda en Espagne vers la fin de l'année 1484. Tandis qu'il portait lui-même ses propositions au roi Ferdinand, il avait eu la précaution d'envoyer en Angleterre son frère Barthélemy pour négocier en même temps l'exécution de son projet auprès de Henri VII, un des princes les plus puissans et les plus éclairés de son siècle ; mais le vaisseau qui portait Barthélemy avait été pris par des pirates, et lui-même était demeuré captif pendant plusieurs années. Enfin il parvint à s'échapper, gagna Londres après des privations et des dangers sans nombre et mit les offres de son frère sous les yeux du roi, qui accueillit le projet plus favorablement qu'aucun des princes à qui il avait été déjà présenté ; mais les négociations furent presque aussitôt interrompues par suite des engagemens que Christophe venait de prendre dans le même temps avec le roi d'Espagne.

Christophe, de son côté, avait rencontré en Espagne des obstacles dont il ne put triompher qu'à force de résolution et de persévérance. Cette puissance était alors engagée dans une guerre opiniâtre contre les Maures de Grenade ; l'expulsion de ces hôtes incommodes était le premier besoin du pays ; cet intérêt absorbait tous les autres, et ce n'était pas trop de toutes les ressources de l'état pour y satisfaire. Cependant Ferdinand et Isabelle, qui gouvernaient alors les royaumes unis de Castille et d'Aragon, écoutèrent avec bienveillance les propositions de Colomb ; Ferdinand de Talavera, confesseur de la reine, fut chargé de l'examen du projet. Le confesseur crut devoir consulter ceux de ses compatriotes qu'il jugeait plus éclairés que lui en pareille matière. Mais l'ignorance de ces conseillers égalait la sienne : de là mille objections dépourvues de sens et chaque jour reproduites avec une opiniâtreté stupide. Ainsi les plus habiles soutenaient que Colomb trouverait une mer sans limites, ou bien encore qu'il arriverait à un point où la figure convexe de la terre le mettrait dans l'impossibilité de revenir sur ses pas, et qu'entraîné par la chute des flots il serait précipité avec eux dans des abîmes sans fond. D'autres prétendaient que si les contrées qu'il se proposait de découvrir existaient réellement, elles n'auraient pu demeurer si long-temps ignorées, et qu'il fallait qu'un individu fût doué d'une bien grande présomption pour se croire à lui seul des connaissances plus étendues et plus profondes que tous les autres hommes ensemble. Bref, après cinq années de conférences inutiles, le projet fut rejeté.

Christophe, ignorant ce qu'était devenu son frère, était déterminé à aller lui-même en Angleterre. Il se disposait à partir, lorsque Juan Pérès, prieur du couvent de Rapda, le sollicita vivement de différer son voyage. Colomb se laissa fléchir et consentit même à communiquer ses plans à Pérès, qui les examina avec un soin tout particulier. Le résultat de cet examen fut si favorable, que Pérès crut devoir écrire sur-le-champ à Isabelle pour la conjurer, au nom de l'intérêt national, de s'occuper de nouveau de cette affaire avec l'attention qu'elle méritait. Colomb fut aussitôt rappelé ; les négociations se r'ouvrirent ; son projet parut être mieux compris; mais ses prétentions furent jugées exorbitantes. Ferdinand, qui avait toujours montré de l'éloignement pour Christophe, se rangea du côté de ses adversaires ; la reine elle-même l'abandonna, et les négociations furent brusquement rompues.

Jusque-là Christophe s'était montré supérieur à tous les dégoûts qu'on lui avait fait essuyer; mais, à cet échec inattendu, il sentit pour la première fois s'ébranler son courage. Il se retira le cœur navré et tourna de nouveau ses regards et son espérance du côté de l'Angleterre.

Cependant les Maures, renfermés dans la ville de Grenade, venaient d'être réduits à capituler. Les amis que Colomb avait auprès d'Isabelle profitèrent de la circonstance pour essayer encore de nouvelles représentations ; ils parvinrent, sous l'impression du triomphe, à réveiller des idées généreuses dans l'esprit de cette princesse et à lui faire comprendre tout le danger qu'il y aurait de laisser tomber aux mains d'une autre puissance la gloire et les avantages de l'entreprise qui lui était proposée. Isabelle, enfin convaincue, déclara qu'elle acceptait le traité avec toutes ses conditions et offrit même d'engager ses diamans pour se procurer l'argent nécessaire aux préparatifs de l'expédition ; mais Santo-Angelo, qui venait de lui arracher ce consentement inespéré, déclara qu'il avancerait lui-même la somme dont on aurait besoin.

Un courrier fut aussitôt expédié à Colomb ; déjà celui-ci s'éloignait, abandonnant l'Espagne et résolu de n'y jamais rentrer. Le courrier le rejoignit à deux lieues de Santa Fé (1), où se tenait la cour, et parvint à le ramener. Enfin, après huit années d'incertitudes, de sollicitations et de dégoûts, ce grand homme voyait se réaliser ses espérances si long-temps combattues.

Le 17 *avril* 1492, on signa le traité. Par l'une de ses dispositions Christophe Colomb fut élevé à la dignité d'amiral, et nommé vice-roi de toutes les îles et continens qu'il découvrirait dans le cours de son expédition.

Quoique la signature de Ferdinand figurât au traité, ce prince ne voulut cependant y prendre aucune part, en sa qualité de roi d'Aragon ; et comme les frais devaient être avancés par la couronne de Castille, Isabelle réserva à ses sujets un droit exclusif sur tous les profits qui pourraient résulter de l'entreprise.

Le 12 *mai*, Colomb se rendit au port de Palos, d'où il devait appareiller. Trois petits bâtimens composaient toute son escadre: *la Santa-Maria*, dont il s'était réservé le commandement; *la Pinta*, sous les ordres de Martin Alonzo Pinçon, qui avait à son bord en qualité de pilote, François Pinçon, le plus jeune de ses frères; et *la Nigna*, commandée par Yanès Pinçon, autre frère de Martin. L'escadre était approvisionnée pour douze mois et ne portait que quatre-vingt-dix hommes d'équipage, auxquels il faut ajouter une vingtaine d'aventuriers qui suivaient la fortune de Colomb, et quelques gentilshommes qu'Isabelle avait chargés de l'accompagner. Le total de la dépense ne s'élevait pas à cent mille francs.

Le 3 *août*, on mit à la voile. A quelques jours de là on eut

(1) Petite ville située à trois lieues à l'ouest de Grenade. Elle fut bâtie par Ferdinand, pour lui servir de camp, pendant qu'il assiégeait les Maures dans Grenade.

connaissance des Canaries. Colomb fit relâche dans ces îles et y radouba du mieux qu'il put ses chétifs bâtimens.

6 *septembre.* — Départ des Canaries. C'est ce jour-là que Colomb se sépara de l'ancien monde pour entrer dans l'océan nouveau qu'il allait conquérir. C'est de ce jour que date véritablement l'entreprise.

7 *septembre.* — La flotte marchait peu, faute de vent. Cependant on perd de vue les Canaries. Consternation des matelots; quelques-uns se mettent à pleurer, désespérant de revoir jamais la terre qui vient de disparaître à leurs yeux; Colomb parvient, non sans peine, à ranimer leur courage.

14 *septembre.* — L'estime donne deux cents lieues de route depuis les Canaries. Colomb dissimule aux équipages une partie du chemin déjà fait, pour diminuer d'autant la frayeur que leur causait l'éloignement des terres. Depuis il employa constamment le même artifice. — On remarque pour la première fois les variations de la boussole; ce phénomène tout nouveau frappe de terreurs les compagnons de Christophe; celui-ci s'efforce de leur en expliquer les causes, quoiqu'il ne les comprît pas bien lui-même, et réussit enfin à dissiper leurs alarmes.

15 *septembre.* — Un sillon de feu traverse le ciel et va se perdre dans la mer à quelques lieux de l'escadre; le ciel est pur, et ce météore n'est accompagné d'aucune explosion. Le vent souffle d'est depuis le départ.

16 *septembre.* — Quelques oiseaux passent en vue des bâtimens. On remarque à la surface de la mer des plantes marines qui paraissent nouvellement detachées du sol.

18 *septembre.* — Le commandant de *la Pinta* croit voir terre du côté du nord; mais l'erreur est bientôt reconnue. On sonde à cent brasses; point de fond.

20 *septembre.* — Oiseaux venant de l'ouest. Une baleine. Le courant charrie des couches d'herbes tellement épaisses qu'elles arrêtent la marche des vaisseaux.

*Du* 21 *au* 30 *septembre.* — Chaque jour on signale des oiseaux, des pièces de bois des plantes, et d'autres indices de terre. Neanmoins la frayeur et le mécontentement vont toujours croissant; l'esprit de mutinerie gagne par degrés tous les hommes de l'équipage; les murmures eclatent à chaque instant ou ne s'apaisent que pour faire place au plus profond abattement.

1$^{er}$ *octobre.* — L'estime donne sept cent soixante-dix lieues; mais Colomb n'en annonce que cinq cent quatre-vingt-quatre à ses gens. Cependant, à leurs yeux, l'esperance de trouver terre est tout à fait détruite; les difficultés du retour se présentent à leur esprit et jettent tout à coup dans la troupe une terreur profonde. Aux plaintes et aux reproches succèdent bientôt les menaces. Tous conviennent qu'il faut pour le salut commun con-

traindre Colomb à retourner sur ses pas. Quelques-uns des plus furieux veulent même, pour n'avoir point à lutter contre sa résistance, le jeter à la mer, persuadés qu'on s'inquiétera peu en Espagne de la mort d'un aventurier dont les projets insensés ont compromis la vie de tant de braves gens.

Colomb sentit parfaitement tout le danger de sa situation ; cependant sa présence d'esprit, le calme qu'il sut toujours conserver, son adresse et son courage le tirèrent de ce mauvais pas. Ces gens grossiers, au milieu même de leurs explosions séditieuses, étaient contenus puissamment par les paroles d'un homme qu'ils étaient accoutumés à respecter. Non seulement il sut apaiser leurs fougueux emportemens ; mais il parvint même à regagner leur confiance et à obtenir d'eux qu'ils s'abandonnassent encore quelque temps à sa conduite.

*Du* 2 *au* 8 *octobre.* — Grand nombre d'oiseaux volent au sud-ouest: Colomb change sa marche et prend la direction que lui indiquent ces nouveaux guides. Nouveaux et nombreux indices de terre.

9 *et* 10 *octobre.* — Encore une révolte. Cette fois les officiers eux-mêmes se joignent aux matelots, et tous exigent avec d'horribles menaces que l'escadre reprenne sur-le-champ la route d'Europe. Christophe essaie vainement de recourir aux moyens qui lui avaient réussi dans d'autres circonstances ; le prestige de ses paroles est impuissant ; il se voit forcé de capituler ; seulement il obtient trois jours encore, promettant solennellement que, si dans cet intervalle on ne découvre point la terre, il cédera aux exigences de son équipage.

11 *octobre.* — Les indices de terre deviennent plus certains : un roseau fraîchement coupé, une pièce de bois travaillée de main d'homme, une branche d'arbre chargée de ses fruits ; des oiseaux qui s'écartent rarement des côtes, les inégalités du vent, enfin une odeur végétale très prononcée. Au coucher du soleil on jette la sonde ; elle prend fond. Colomb, persuadé qu'il touche au terme de son entreprise, fait mettre en panne, carguer les voiles, et recommande de veiller attentivement pendant la nuit, de peur d'être jeté sur la côte. Tout le monde reste sur le pont, attendant le jour avec une indicible anxiété. Vers dix heures on distingue une lumière qui paraît se mouvoir dans l'éloignement. Un peu après minuit on entend crier : *terre* ! à bord de *la Pinta*, qui précédait les autres bâtimens. Cependant on douta encore. Enfin le jour paraît et dissipe toutes les incertitudes : on voit distinctement, à deux lieues dans le nord, une terre couverte de forêts et coupée par de nombreux ruisseaux. Ce furent alors des cris délirans, des transports de joie frénétiques ; on s'embrassait, on versait des larmes.. Tous les matelots à l'envi entonnèrent le *Te Deum*, et ce fut au bruit de ces chants de triomphe

et d'actions de grâces que l'on s'avança vers le rivage. En même temps Christophe recevait d'éclatantes réparations : on s'était jeté à ses pieds, en proclamant sa gloire, en bénissant son génie et son courage ; on implorait en pleurant un pardon qui ne se fit pas attendre. Enfin l'on toucha terre... C'était le 12 octobre 1492 : un nouveau monde venait d'être découvert !

Colomb s'élança le premier sur le rivage, et, tombant à genoux, baisa cette terre sacrée : tous ses compagnons imitèrent son exemple. Puis il fit élever un crucifix et prit solennellement possession du pays pour la couronne de Castille. Il lui donna le nom de *San-Salvador* (1), que cette île porte encore aujourd'hui.

Attirés par la nouveauté du spectacle, les habitans du pays étaient descendus en grand nombre sur la côte et contemplaient dans le silence de l'étonnement ces cérémonies qu'il ne pouvaient comprendre. On leur distribua quelques verroteries et d'autres objets de peu de valeur ; ces largesses leur inspirèrent une entière confiance. Lorsque, vers le soir, Colomb regagna son bord, il se vit entouré d'une foule d'insulaires qui suivaient les chaloupes, les uns à la nage, d'autres dans des pirogues qu'ils dirigaient avec beaucoup d'habileté.

L'amiral employa le jour suivant à faire le tour de l'île. Ayant remarqué que la plupart des naturels portaient de petites plaques d'or suspendues comme ornement à leurs narines, il voulut savoir d'où leur provenait ce métal. Aussitôt ils désignèrent le sud et firent comprendre par signes que l'or était abondant dans les pays situés de ce côté. Il se détermina en conséquence à prendre cette direction et emmena avec lui sept Indiens, qui devaient lui servir de guides et d'interprètes.

Dans le trajet il découvrit différentes îles, et entre autres la Conception, Ferdinandine (ou Ile Longue), Isabelle (ou Ile Crochue), Las Arenas et Los Miraporvos. Enfin, le 27, il toucha à une grande terre que les habitans de ces contrées appelaient *Cuba*, nom qui lui a toujours été conservé. Pendant qu'il longeait la côte nord, depuis l'emplacement où se trouve aujourd'hui le Port-au-Prince, jusqu'à l'extrémité orientale de l'île, quelques hommes qu'il avait débarqués visitaient l'intérieur du pays. Ils y découvrirent le maïs, plante alors inconnue en Europe. Les habitans étaient entièrement nus, comme ceux de San-Salvador, simples et bons comme eux, mais plus défians et plus timides. Le sol était meilleur et mieux cultivé que dans les autres îles, et, outre un grand nombre de huttes éparses, on

(1) San-Salvador fait partie de l'archipel des Lucayes ou îles Bahama, qui s'étend depuis Saint-Domingue jusqu'à une centaine de lieues de la côte des Floridès. *Guanahani* est son nom primitif.

trouva un village contenant plus d'un millier d'habitans. Les naturels firent alors entendre qu'il y avait peu d'or dans leurs montagnes et qu'il était plus abondant dans une terre située à l'est et qu'ils appelaient *Haïti*. Pour arriver le premier dans cette contrée et prendre possession des trésors qu'elle renfermait, Martin Alonzo Pinçon, sans s'inquiéter des signaux de l'amiral, mit toutes ses voiles dehors et se sépara brusquement de l'escadre. Colomb, avec les deux vaisseaux qui lui restaient, n'arriva à Haïti que le 6 décembre. Il fit relâche dans un port qu'il appela Saint-Nicolas; puis, s'avançant le long de la côte septrentrionale, il traversa le canal de la Tortue et vint s'arrêter à peu distance du lieu où se trouve aujourd'hui le Cap-Français. Partout les habitans fuyaient à l'approche des Européens, et les premières communications ne s'établirent qu'avec beaucoup de difficulté. Enfin un cacique (chef de peuplade) se hasarda à faire une visite à Colomb; après l'échange de quelques présens, on apprit de lui que l'or venait d'un pays de montagnes situées dans l'intérieur de l'île, et que le cacique appelait *Cibao*. Trompé par la ressemblance du nom, Colomb crut reconnaître le Cipangu de Marco-Poulo dans le Cibao des Haïtiens, et dès lors il demeura persuadé que les terres qu'il venait de découvrir étaient à une grande proximité des côtes orientales de l'Asie.

Cependant, pour se rapprocher de Cibao, il continua de faire voile à l'est. Dans la nuit du 24 au 25 décembre, la Santa-Maria, entraînée par un courant, vint donner contre des rochers à fleur d'eau; la quille s'entr'ouvrit et le bâtiment coula; néanmoins on parvint à sauver l'équipage. A la nouvelle de ce désastre, Guacanahari (c'est ainsi que se nommait le cacique), accourut avec un grand nombre des siens et prêta à Christophe la plus généreuse assistance. Grâce aux secours des Indiens, une grande partie de l'armement et presque tous les objets de quelque valeur furent retirés des flots, gardés pendant une nuit par leurs sentinelles et transportés le lendemain par leurs pirogues à bord de la Nigna. Tout cela se fit avec un empressement, un zèle et une fidélité que l'on aurait à peine espéré de rencontrer au milieu des nations les plus civilisées de l'ancien continent.

Quand le transbordement fut achevé, Guacanahari vint apporter à Christophe les consolations les plus affectueuses et lui offrir en même temps de contribuer par tous les moyens en son pouvoir à réparer la perte qu'il venait d'essuyer. Dans le cours de cette entrevue, il arriva au cacique de faire entendre que le pays était désolé par les fréquentes incursions des Caraïbes, nation guerrière et cruelle, qui se plaisait dans le carnage et dévorait la chair de ses prisonniers; c'était, ajoutait-il, dans la crainte que les hommes blancs ne fussent aussi des Caraïbes, que les insulaires avaient pris la fuite à leur approche.

Colomb s'empressa d'offrir à Guacanahari de lui laisser un nombre d'hommes suffisant pour le défendre contre ses terribles ennemis. Cette offre, il faut en convenir, était loin d'être dictée par le sentiment d'une juste reconnaissance; il ne s'agissait pour Colomb que de soulager son bord d'un équipage devenu trop nombreux et de fonder en même temps dans l'île un établissement qui promettait d'importans avantages. Quoi qu'il en soit, le crédule cacique accepta la proposition; avec les débris de la Santa-Maria on construisit, au fond de la baie de Caracol, un petit fort, qui reçut le nom de Natividad (la nativité); l'ouvrage fut terminé en dix jours avec l'aide des Haïtiens, qui travaillèrent eux-mêmes avec une ardeur infatigable à élever le premier monument de leur servitude. Colomb y établit une garnison de trente-huit hommes, sous le commandement de Diégo d'Arada, l'approvisionna de vivres, de munitions et d'artillerie; puis, après leur avoir donné les instructions les plus sages, il se disposa à regagner l'Europe, promettant de revenir bientôt,

Le 4 janvier 1493, la Nigna mit à la voile. D'abord on longea la terre dans la direction de l'est, pour achever la reconnaissance de la côte septentrionale de l'île. Le 6, on retrouva près de Monte-Christo la Pinta, qui s'était separée du pavillon amiral depuis près de six semaines. Martin Pinçon essaya de se justifier, et Christophe parut se contenter de ses excuses. Enfin, le 16 janvier, on abandonna la côte, et les deux bâtimens, marchant de conserve, firent voile vers l'Espagne.

Le voyage fut heureux jusqu'à la mi-février; mais alors il survint un ouragan terrible qui sépara les deux bâtimens. Bientôt sa violence s'accrut à un tel degré que Colomb lui-même jugea qu'il n'y avait plus d'espoir de salut. Tourmenté de cette idée que les fruits et la gloire de ses découvertes allaient périr engloutis dans un naufrage, il écrivit à la hâte, sur une feuille de parchemin, un récit abrégé de son voyage, et l'enferma dans une barrique goudronnée qu'il jeta à la mer, laissant à la providence le soin de conserver un dépôt si precieux au monde. Cependant le vent tomba, la mer devint plus calme, et, à quelques jours de là, on eut connaissance des Açores. Après une courte relâche, Colomb continua sa route; mais, près des côtes d'Espagne, une autre tempête s'éleva, presque aussi violente que la première, et le jeta dans les eaux du Tage. Cet heureux contre-temps lui procura une réparation inattendue de la déloyauté et des dédains qu'il avait rencontrés à la cour de Portugal : présenté au roi Jean, c'est à lui le premier qu'il fit le récit d'une expédition, dont ce prince, avec plus de prévoyance, aurait pu s'approprier naguère la gloire et les immenses résultats.

Enfin, le 15 mars, Colomb débarqua à Palos, sept mois et onze jours après son départ de ce même port. De là il se rendit à Bar-

celone, où le roi avait alors fixé sa résidence. Nous n'essaierons pas de décrire l'enthousiasme des populations qui se précipitaient sur son passage, l'éclat inusité de sa réception à la cour, les honneurs extraordinaires dont il se vit comblé de toutes parts; ces détails ne se rattachent qu'indirectement au sujet que nous nous sommes proposés de traiter dans ce petit ouvrage, et l'espace dans lequel nous sommes circonscrits ne nous permet pas de les admettre. Par les mêmes raisons, nous ne raconterons qu'en peu de mots les persécutions et les outrages qui empoisonnèrent les derniers jours de ce grand homme, et nous ne présenterons qu'un résumé succinct des découvertes, d'ailleurs moins importantes, qu'il fit dans ses trois subséquens voyages.

Le 25 septembre 1493, Christophe partit de Cadix avec une flotte de dix-sept voiles, portant quinze cents hommes d'équipage. Au lieu de suivre, comme dans son premier voyage, le parallèle des Canaries, il alla prendre celle des îles du cap Vert. Le 3 novembre il découvrit la Dominique (ainsi nommée parce que le 3 novembre était un dimanche); puis il prit successivement connaissance de la Guadeloupe, d'Antigoa, de Saint-Christophe, et de l'archipel connu sous le nom d'Iles-sous-le-Vent; il passa entre Sainte-Croix et les îles Vierges, longea la côte méridionale de Porto-Rico et arriva par le sud-est à Haïti. Le fort de la Natividad n'existait plus; exaspérée par l'insolence et les excès des Espagnols, la population tout entière s'était soulevée contre eux, avait massacré la garnison et réduit le fort en cendres. Colomb eut grande peine à calmer la fureur des siens et à les dissuader de leurs projets de vengeance. Il quitta ces lieux et vint fonder la ville d'Isabella, au fond d'un port situé à l'est de la pointe Isabélique. De là il étendit des communications jusqu'aux mines de Cibao, en établissant de distance en distance des forts destinés à protéger les convois. Après avoir ainsi organisé la nouvelle colonie, il se remit en mer afin de poursuivre le cours de ses découvertes. Portant d'abord à l'ouest, il rangea la côte sud de l'île de Cuba et se trouva engagé dans un labyrinthe de petites îles, qu'il nomma le Jardin de la Reine. Dans ce voyage, la longitude de l'île des Pins fut déterminée à 75 degrés du méridien de Cadix, résultat exact à moins d'un degré d'erreur. Les vents contraires ne lui permirent pas de tourner Cuba; c'est quinze ans plus tard que Sébastien de Ocampo reconnut le premier que ce pays, regardé par Colomb comme faisant partie du continent, n'était qu'une grande île.

Christophe à son retour côtoya, par le sud, les terres de la Jamaïque. Il visita également la côte méridionale d'Haïti et reconnut l'embouchure de la rivière Ozama, où dès lors il forma le projet de bâtir une ville, qui plus tard s'appela Saint-Domingue, donna son nom à l'île et en devint la capitale. En rentrant à

Isabella, il y retrouva son frère Barthélemy, qu'il n'avait pas vu depuis treize ans. Nous ne parlerons ni de la joie que lui causa cette rencontre inespérée, ni d'une nouvelle révolte des insulaires, ni des dissensions qui éclatèrent vers cette époque dans la colonie, ni des accusations qui en furent la suite et qui obligèrent Colomb à revenir en Espagne pour se justifier.

Qu'il nous suffise de dire qu'après avoir confondu ses accusateurs l'amiral obtint six vaisseaux d'un port médiocre pour entreprendre un troisième voyage. Ce fut le 30 mai 1498 qu'il mit à la voile. Cette fois il s'avança le long des côtes d'Afrique jusqu'au 5e degré de latitude nord, avant de prendre la direction de l'ouest. Le 1er août, il découvrit l'île de la Trinité, s'engagea par la Bouche des Serpens dans le golfe de Paria qui sépare cette île du continent américain, et regagna la haute mer par la Bouche des Dragons. Ce fut dans ce trajet qu'il eut connaissance de l'une des embouchures de l'Orénoque et qu'il jugea, à l'étendue et à la profondeur de ses eaux, que ce fleuve ne pouvait appartenir qu'à une terre continentale; ses prévisions étaient d'accord avec la vérité. De là, continuant à l'ouest, il longea les côtes de Paria et de Cumana; mais le défaut de vivres l'obligea à interrompre sa course pour regagner Haïti. Chemin faisant, il découvrit les îles de Cubagua et de Margarita, que la pêche des perles a rendues depuis si importantes. Quand il arriva dans la colonie, il la trouva plongée dans un état d'anarchie et de désordre, contre lequel tous ses efforts demeurèrent impuissans. Harcelée de plaintes et de rapports contradictoires, la cour d'Espagne envoye sur les lieux Francisco de Bovadilla, avec de pleins pouvoirs a pour examiner la conduite de tous, faire justice des mutins, déposer l'amiral lui-même, s'il était trouvé coupable, et prendre en son lieu le gouvernement de la colonie. Bovadilla était trop intéressé dans la solution de ce procès pour s'y montrer impartial; à son arrivée, il fit arrêter Colomb sans daigner même l'entendre, ordonna qu'il fût chargé de fers et transporté sur-le-champ en Espagne. Vallejo, commandant du bâtiment où Colomb était retenu captif, lui témoigna les plus grands égards et voulut lui ôter ses fers; Colomb s'y refusa, disant qu'on les lui avait mis au nom du roi et qu'il ne les quitterait que par ses ordres; depuis il les conserva comme un monument de gloire et d'ingratitude, et voulut qu'après sa mort ils fussent déposés dans son tombeau. Isabelle et Ferdinand, quand il fut admis en leur présence, désavouèrent hautement ces outrages et s'en montrèrent sincèrement affligés; Bovadilla fut rappelé, mais Christophe ne fut pas réintégré dans son gouvernement; on lui fit même défense de rentrer jamais dans la colonie.

Néanmoins, à force de sollicitations, Colomb obtint encore quatre petits bâtimens, avec lesquels il partit, le 9 mai 1502,

pour son quatrième voyage, qui devait être le dernier. Il se proposait de gagner directement le continent de l'Amérique ; mais, un de ses vaisseaux étant à peu près hors d'état de tenir la mer, il résolut de toucher à Saint-Domingue pour s'en procurer un autre. Ovando, qui avait succédé à Bovadilla dans les fonctions de gouverneur, lui défendit brutalement l'entrée du port. Colomb s'éloigna, et portant directement à l'ouest découvrit l'île de Guanaja, voisine de la côte de Honduras. De là, toujours occupé de la recherche d'un détroit qui communiquât avec l'océan indien, il longea le continent, reconnut le hâvre de Porto-Bello, le golfe de Darien et une partie des côtes septentrionales de l'Amérique du sud. Deux de ses bâtimens périrent dans ces parages. Au retour, il se vit jeté par les courans sur la côte méridionale de Cuba ; assailli par des tempêtes, il ne put qu'avec beaucoup de peine gagner la Jamaïque ; les deux navires qui lui restaient menaçaient de couler bas ; il fut obligé de les échouer au fond d'une baie pour sauver l'équipage. Ovando, près de qui il avait député deux des siens pour réclamer son assistance au milieu de tant de calamités, eut la barbarie de le laisser languir pendant près d'une année, lui et tous ses compagnons, dans une détresse profonde. Dans les premiers temps, les Indiens leur avaient apporté quelques vivres ; mais ce tribut onéreux eut bientôt épuisé les ressources du pays ; les insulaires mécontens commençaient à murmurer et menaçaient de ne plus pourvoir à la subsistance de leurs hôtes. Pour conjurer l'effet de ces menaces Colomb eut recours à un ingénieux artifice ; il savait qu'il devait y avoir la nuit suivante une éclipse totale de lune ; il annonça en conséquence aux Indiens que le Grand-Esprit, offensé de leur inhospitalité envers les hommes blancs, se disposait à châtier sévèrement la nation tout entière pour les refus dont quelques-uns d'entre eux s'étaient rendus coupables ; que, cette nuit-là même, la lune leur retirerait sa lumière et que d'autres calamités plus terribles succéderaient à ce premier signe de la colère céleste. Lorsque, quelques heures plus tard, la lune commença à s'obscurcir et que les prédictions menaçantes de Christophe reçurent leur accomplissement, les sauvages consternés se jetèrent à ses pieds, réclamant sa toute-puissante intercession auprès du Grand-Esprit ; Colomb se laissa fléchir et conjura le prodige ; la lune reprit par degrés tout son éclat, et les vivres revinrent plus abondans que jamais.

Cependant Ovando, cédant aux cris de l'indignation publique, permit enfin qu'on allât délivrer Christophe. L'amiral ne resta que peu de jours à Saint-Domingue et s'embarqua aussitôt pour revenir en Espagne. A son arrivée, il apprit la mort de la reine Isabelle, et lui-même mourut à Valladolid, le 15 mai 1506, dans la cinquante-neuvième année de son âge.

C'est ici le lieu de dire quelques mots d'un autre navigateur, auquel le hasard ou le caprice des hommes a réservé l'immense honneur de donner son nom au continent que le quinzième siècle a vu découvrir. Américc Vespuce (Amérigo Vespucci) naquit à Florence, le 9 mars 1451. Il se trouvait à Séville lorsque Colomb, de retour de son premier voyage, faisait les préparatifs d'une seconde expédition. Le récit des succès de Christophe avait vivement excité son émulation et éveillé en lui la passion des découvertes. Il résolut d'abandonner les intérêts de son commerce pour aller reconnaître un monde dont l'Europe venait d'apprendre l'existence. Au mois de mai 1497 ou 1499, (la date est contestée), il partit de Cadix avec cinq vaisseaux, sous les ordres d'Ojéda, qui avait accompagné Colomb dans son second voyage. La petite flotte parvint au continent d'Amérique après une traversée de trente-sept jours; elle visita le golfe de Paria, les îles de Cubagua et de Margarita, reconnut les bouches de l'Orénoque, côtoya la terre ferme dans un espace de plus de quatre cents lieues et rentra à Cadix, treize mois après son départ. Dans un second voyage Vespuce aborda à une terre inconnue, située sous la zone torride, et qui était la continuation de celle qu'il avait visitée dix-huit mois auparavant. Après quelques courses le long de la côte il revint à Haïti, et passant au nord, il y rencontra plusieurs îles, dont Américfait monter le nombre à plus de mille, calcul que son biographe lui-même qualifie d'exagération poétique (1). A son retour il quitta le service d'Espagne et fit, pour le compte du roi de Portugal, deux autres expéditions, dans lesquelles il côtoya presque tout le Brésil jusqu'à la terre des Patagons (2). Après la mort de Christophe Colomb Ferdinand rappela à son service Américc Vespuce, qui s'embarqua de nouveau en 1507 sur une flotte espagnole, avec le titre de premier pilote. Pendant ce voyage le nouveau continent commença à porter le nom du navigateur florentin. « Ainsi, dit Raynal en signalant cette usurpation, le premier instant où l'Amérique fut connue du reste de la terre est marqué par une injustice. » Américc vécut assez long-temps pour jouir de cette gloire, aujourd'hui contestée, et pour revoir plusieurs fois la terre qui avait reçu son nom. Il mourut en 1516, au service du Portugal.

Nous n'approfondirons point la question de savoir s'il est vrai que Vespuce ait eu avant Colomb connaissance du continent

(1) Il n'y a rien de poétique dans cette évaluation. La vérité d'ailleurs est que l'archipel de Bahama ne renferme pas moins de sept cents îles ou îlots.

(2) Le Brésil était déjà connu depuis une année environ. Cabral l'avait découvert en 1500, et en avait pris possession au nom de la couronne de Portugal.

américain. Nous nous bornerons à dire que si l'on adoptait la date de 1497, que Vespuce donne à son premier voyage dans le journal qu'il ne a publié, cette question d'antériorité devrait être jugée en sa faveur, puisque ce n'est qu'en 1498 que Colomb a reconnu les bouche de l'Orénoque. Mais Herrera, qui a écrit sur des documens officiels l'histoire de la découverte d'Amérique, fixe au 20 mai 1499 l'époque du départ de Vespuce pour son premier voyage ; cette date ôterait à Vespuce jusqu'à l'apparence d'aucun droit. D'ailleurs, fût-il vrai qu'il eût touché le premier la terre continentale du Nouveau-Monde, il faudrait encore reconnaître que Colomb, en découvrant l'archipel indien, avait le premier constaté l'existence de ce monde inconnu jusqu'à lui, qu'il en avait frayé la route et qu'à lui seul doit revenir tout l'honneur de la découverte. Toutefois les nombreux et importans voyages de Vespuce lui assignent encore une place recommandable parmi les navigateurs de cette époque, et la postérité, pour être équitable envers lui, doit lui pardonner en faveur de ses travaux une usurpation qui peut-être même n'est pas de son propre fait.

Les premières années du seizième siècle furent marquées par quelques expéditions que nous nous bornerons à mentionner. Ainsi, en 1508, Juan Diaz de Solis et Yanès Pinçon, l'un des premiers compagnons de Colomb, découvrirent le Yucatan. L'année suivante, les mêmes navigateurs reconnurent toute la côte orientale de l'Amérique du sud jusqu'au 40e degré de latitude méridionale. Dans le même temps on essaya de former des établissemens sur le continent ; mais ces premières tentatives échouèrent complètement. En 1511, Diego Velasquès fit la conquête de Cuba et y fonda une colonie. Ponce de Léon découvrit la Floride en 1512. Balboa, en 1513, traversa l'isthme de Darien et eut le premier connaissance de la mer du sud. Hernandès de Cordova fit en 1517 une tentative sur le Yucatan, et en acheva la reconnaissance, commencée neuf ans auparavant par Solis et Yanès Pinçon. Enfin, en 1518, Jean de Grijalva poussa dans le golfe du Mexique, jusqu'à la rivière de Panuco et ouvrit, par sa brillante expédition, les voies à la conquête du Mexique, qu'à peu de temps de là Fernand Cortès entreprit et mit si glorieusement à fin.

Fernand Cortès était né en 1485, à Medellin, petite ville de l'Estramadure. Parent d'Ovando, il obtint de lui la permission d'accompagner Velasquès dans son expédition de Cuba, où il se distingua par ses talens et son courage. Ce fut lui que Velasquès choisit pour commander l'expédition qu'il projetait dans l'intérieur des terres que l'on avait reconnues par-delà le Yucatan. Jaloux de répondre dignement à la confiance du gouverneur, Cortès consacra sa fortune entière à l'équipement de son armée et de sa flotte. Il partit de Saint-Yago de Cuba, le 18 novembre 1518,

avec un équipage de 500 hommes ; puis s'étant recruté sur la côte d'un certain nombre d'aventuriers, il fit voile de la Havane, le 10 février suivant, pour l'île de Cozumel, où il aborda ; pénétrant ensuite jusqu'au pays de Tabasco, il contraignit les naturels de se soumettre à la couronne de Castille. De là continuant sa route à l'ouest, il prit terre à Saint-Jean de Ulloa, et après y avoir débarqué ses hommes, ses chevaux et son artillerie, il établit dans ce lieu un camp fortifié.

A la nouvelle de l'arrivée des Espagnols, Montézuma, qui régnait alors sur ces contrées, leur députa deux ambassadeurs chargés de s'informer des motifs qui les amenaient et de leur faire en même temps des offres d'amitié et de protection. Cortès, pour toute réponse, déclara qu'il ne traiterait qu'avec l'empereur en personne. Vainement les envoyés, dans la vue de gagner ses bonnes grâces et de changer ses alarmantes résolutions, affectèrent d'étaler les riches présens que Montezuma les avaient chargés de déposer à ses pieds ; Cortès se montra inébranlable Pour leur donner une idée de la puissance de ses armes, il ordonna des évolutions militaires et fit faire en même temps quelques décharges d'artillerie. Ce bruit, nouveau pour eux, les frappa de terreur et ne fit qu'accroître la défiance que leur inspiraient ces redoutables étrangers. Enfin l'on convint qu'il serait expédié un message pour informer l'empereur des dispositions de Fernand Cortès, et que celui-ci resterait dans son camp jusqu'à l'arrivée de la réponse.

Montézuma envoya aux Espagnols de nouveaux présens, plus considérables que les précédens ; mais il leur enjoignit en même temps de sortir sur-le-champ de ses états. Cortès reçut cette réponse avec beaucoup de hauteur et annonça qu'il n'en tiendrait aucun compte. Les envoyés se retirèrent. Le lendemain, il ne parut au camp aucun des Indiens qui avaient coutume d'y apporter des provisions ; l'alarme aussitôt se répandit parmi les soldats de Cortès, et quelques-uns même demandèrent à revenir sur leurs pas. Cortès cependant parvint sans peine à réveiller leur ardeur, et bientôt on ne songea plus qu'à se porter en avant. Toutefois, avant de pénétrer dans l'intérieur du pays, Cortès, qui aspirait à se rendre indépendant de Velasquès, fonda sur le lieu même où il avait débarqué un établissement auquel il donna le nom de la Vera-Cruz. Il organisa un gouvernement civil, forma un conseil de magistrats et résigna entre les mains de cette nouvelle autorité les pouvoirs qu'il tenait de Velasquès. Le commandement suprême lui fut aussitôt, rendu, aux grands applaudissemens des soldats ; dès lors il put se considérer comme l'élu de la colonie et le représentant immédiat du souverain.

Dans ces entrefaites, le cacique de Zempoalla, qui souffrait impatiemment le joug de l'empereur mexicain, envoya au camp des

émissaires chargés de conclure avec les Européens un traité d'alliance. Le cacique de Quiahislan et celui des Totonaques ne tardèrent pas à suivre cet exemple. Cortès se disposait à entrer en campagne avec ses nouveaux alliés, lorsqu'il découvrit des menées secrètes qui avaient pour but d'organiser la désertion d'une partie des siens et de faciliter leur retour à Cuba. Il comprit aussitôt que, pour demeurer maître de ses soldats, il devait leur ôter tous les moyens d'échapper au danger par la fuite et ne leur laisser d'autre alternative que le succès ou une mort inévitable. Dans cette vue, il résolut de détruire sa flotte; toutefois il n'exécuta cette mesure hardie qu'après avoir convaincu de son utilité les soldats eux-mêmes et obtenu leur consentement.

Le 16 août, Cortès se mit en marche à la tête de son armée, forte de cinq cents hommes, quinze chevaux, six pièces de campagne, et soutenue d'un corps d'environ six cents Indiens, fourni par le cacique de Zempoalla. Il entra avec ces forces dans le pays de Tlascala, où il s'attendait à rencontrer de nouveaux auxiliaires. Cette espérance fut complétement déçue; il éprouva de la part des Tlascalans la plus vive résistance; mais enfin les ayant battus sur tous les points, sans qu'il lui en coûtât la vie d'un seul Européen, il leur accorda la paix et reçut d'eux un renfort de six mille hommes. Après quelques jours de repos, il se mit en campagne avec ses nouvelles forces et s'avança d'abord vers Cholula. Montézuma avait enfin consenti à recevoir les Espagnols et leur avait fait dire qu'ils seraient traités avec cordialité par les Cholulans. Mais Cortès découvrit bientôt que ces paroles couvraient un piége et que la destruction des Espagnols avait été secrètement préparée dans cette ville. Deux jours de carnage et un massacre général des habitans furent la récompense de cette trahison. De Cholula Cortès s'avança directement à Mexico; après quelques journées de marche, l'armée fut en vue de cette capitale. A quelque distance de la ville, on rencontra Montézuma qui venait en pompeux cortége, entouré de gardes et de courtisans, recevoir les hôtes menaçans qu'il n'avait pas osé combattre. Cortès aussitôt descendit de cheval et salua le monarque de l'air le plus empressé et le plus respectueux. Après un long cérémonial, Montézuma lui-même conduisit les Espagnols dans les quartiers qui leur avaient été préparés. Le premier soin de Cortès fut de s'y fortifier et d'organiser un service de surveillance qui le mit à l'abri de toute surprise.

Dès les premières entrevues Montézuma apprit à Cortès que, selon une tradition conservée par les Mexicains, ce peuple tirait son origine d'une nation venue de l'est, qui avait autrefois conquis le Mexique; que le chef de l'expédition était retourné dans sa patrie, promettant que dans un temps à venir ses descendans reviendraient les visiter, leur donner des lois nouvelles et chan

ger la forme de leur gouvernement ; que, d'après toutes les apparences, les Espagnols n'étaient autres que les descendans de ces premiers conquérans, dont la venue était annoncée par les traditions et les prophéties du pays. Cortès n'eut garde de combattre ces erreurs ; il s'appliqua au contraire à propager l'opinion déjà admise par une grande partie des peuples de ces contrées, que les Européens étaient des *Teules*, c'est à dire des êtres d'une nature supérieure à celle de l'homme et presque égale à celle de la divinité.

Malgré le secours de ces préjugés superstitieux, Cortès ne se dissimulait pas tous les dangers de sa position, au milieu d'une cité populeuse dont les habitans pouvaient écraser par le nombre sa chétive armée, sans qu'il dût espérer aucun secours de ses alliés, qui étaient demeurés campés dans les campagnes environnantes. Il avait appris que, dans un combat contre les peuplades indiennes qui s'étaient rangées sous la bannière espagnole, Qualpopoca, l'un des généraux de Montézuma, avait tué sept Espagnols et en avait fait un autre prisonnier. Il résolut d'exploiter cette défaite au profit de sa sûreté personnelle et de celle de ses soldats. Elle lui servit de prétexte pour s'emparer de la personne de Montézuma, qu'il déclara rendre responsable de l'attentat commis par l'un de ses officiers contre les Teules ; il le fit emmener captif au quartier des Européens, convaincu qu'ayant en son pouvoir un ôtage de cette importance, lui et les siens seraient à couvert de toute violence de la part des Mexicains.

Après ce coup de main audacieux, Cortès n'eut pas de peine à obtenir du pusillanime empereur qu'il lui livrât Qualpopoca et les principaux chefs qui avaient combattu sous ses ordres. Tous furent condamnés à être brulés vifs ; et c'est sur un bûcher formé de toutes les armes conservées dans les arsenaux de la capitale pour la défense publique que cette horrible sentence reçut son exécution.

Une telle vengeance ne suffisait point encore à l'impitoyable Cortès. Convaincu que Qualpopoca n'avait agi que par les ordres de Montézuma, il voulut que ce malheureux prince sentît aussi le poids de sa colère. Pendant que le bûcher se dressait, il fit mettre l'empereur aux fers ; on ne les lui retira que quand le supplice fut achevé. Montézuma, qui n'avait opposé à ces outrages que de lâches gémissemens, montra au moment de sa délivrance une joie insensée et se répandit en témoignages de tendresse et de reconnaissance envers ceux qu'il nommait ses libérateurs.

Durant six mois que Cortès passa à Mexico le monarque demeura captif au milieu des Espagnols. Pendant ce temps Cortès faisait reconnaître le pays dans toutes les directions ; il construisait des brigantins, qui le rendirent maître des lacs sur le bord desquels Mexico est bâti ; il partageait entre les soldats les dépouilles

de la conquête et préparait tous les moyens de la rendre durable. Enfin, enhardi par la servile soumission de l'empereur mexicain, il exigea de lui qu'il se reconnût vassal du roi de Castille. Montézuma se soumit sans trop de difficulté à cet humiliant sacrifice; il fit entre les mains de Cortès un acte de foi et hommage, accompagné de toutes les solemnités qu'il plût au chef espagnol de prescrire; il y joignit un présent magnifique, que vinrent encore grossir les largesses extorquées à ses principaux sujets.

Cependant le gouverneur de Cuba, Vélasquès, jaloux de venger son autorité méconnue, avait équipé une flotte considérable sous le commandement de Pamphilo de Narvaès, avec ordre de se saisir de Cortès et de ses principaux officiers, de les lui envoyer prisonniers et d'achever ensuite en son propre nom la découverte et la conquête du pays. Cette flotte, composée de dix-huit voiles, portait huit cents hommes d'infanterie, quatre-vingts chevaux et douze pièces de campagne. A la nouvelle de l'arrivée de cet armement, Fernand Cortès vint à sa rencontre avec deux cent cinquante hommes environ, ne laissant à Mexico qu'une garnison suffisante pour conserver cette ville et retenir Montézuma prisonnier. Il tenta d'abord, mais inutilement, la voie des négociations. Forcé de combattre, il attaqua son ennemi dans Zempoalla et remporta sur lui une victoire décisive, qui ne coûta que peu de sang. Presque tous les soldats de Narvaès se rangèrent sous les drapeaux du vainqueur; ce fut avec ce renfort inattendu qu'il rentra dans Mexico, où une attaque dirigée par les habitans contre la garnison l'avait précipitamment rappelé. Il pénétra sans obstacle dans l'intérieur de ses quartiers; mais il ne tarda pas à y être lui-même assiégé par des masses innombrables d'habitans. Les Mexicains, dans cette circonstance, montrèrent une audace et un mépris de la mort qui excitèrent l'admiration des Espagnols eux-mêmes et leur inspirèrent en même temps de sérieuses alarmes.

Menacé d'être forcé à chaque instant dans ses retranchemens, Cortès fit successivement deux sorties dans lesquelles il eut douze hommes tués et une soixantaine de blessés; lui-même vers la fin du combat reçut une blessure à la main, et à chaque sortie il se vit forcé de se replier dans ses quartiers. Le lendemain les mêmes dangers devaient se reproduire plus terribles que la veille; il ne restait plus qu'une ressource, on l'employa. Montézuma, revêtu de ses habits royaux, fut porté sur la muraille, et de là il exhorta les assiégéans à calmer leur fureur et à cesser les hostilités. Les armes tombèrent de toutes les mains; mais bientôt un murmure d'indignation se fit entendre; les flèches et les pierres recommencèrent à voler plus nombreuses que jamais; quelques-uns de ces projectiles atteignirent le monarque, qui tomba baigné dans son sang. Cependant il n'était que blessé; mais il refusa tous les secours qu'on s'efforça de lui prodiguer et

mourut dans des transports de rage, en arrachant les appareils qu'on avait mis sur ses blessures.

Cortès, sentant alors qu'il ne pouvait plus conserver sa position, s'échappa de Mexico à la faveur de la nuit. Après divers combats qu'il eut encore à soutenir durant la retraite, il parvint à gagner le territoire des Tlascalans, ses alliés. Quelques nouveaux renforts, qui vinrent le joindre dans ce pays, le mirent en état de marcher sur Mexico, six mois après l'avoir évacué.

Il établit son quartier-général à Tezeuco, sur le bord oriental du lac de Mexico, et avec l'aide des Indiens de Tlascala il construisit treize brigantins qu'il lança sur les eaux du lac. Au moyen de cette flotille improvisée, il attaqua la ville sur trois points différens; Guatimozin, le nouvel empereur, défendit sa capitale avec beaucoup d'intelligence et de bravoure; enfin, après un siége de deux mois et demi, la famine commença à se faire sentir dans l'intérieur de la place; l'empereur, surpris par les Espagnols, fut fait prisonnier, et la ville se rendit aussitôt. Pendant les opérations du siége, Cortès reçut plusieurs blessures et tomba un instant au pouvoir de l'ennemi; mais quelques-uns de ses officiers vinrent à temps pour le délivrer. Tous ceux des assiégeans qui y furent pris par les Mexicains périrent sacrifiés sur les autels du dieu de la guerre.

C'est le 21 août 1521 que Fernand Cortès entra, pour la seconde fois, en maître dans Mexico. Il ternit l'éclat de son triomphe en faisant appliquer Guatimozin à la torture pour le forcer d'avouer le lieu où il avait caché ses trésors. L'empereur supporta avec une constance héroïque tout ce que l'ingénieuse cruauté de ses bourreaux put imaginer de tourmens; pas un aveu, pas une plainte ne lui échappèrent. Aujourd'hui l'on s'accorde à penser que Guatimozin, pour tromper la cupidité des Espagnols, avait fait jeter dans le lac toutes les richesses amassées par ses prédécesseurs.

Le sort de la capitale entraîna celui de tout l'empire; les provinces se soumirent sans résistance au vainqueur, qui imposa à ce pays le nom de Nouvelle-Espagne.

Cependant la métropole ne voyait pas sans jalousie les hauts faits des Cortès; un ordre fut même donné pour son arrestation, mais cet ordre ne fut point exécuté. Plus tard il fut nommé capitaine-général et gouverneur du pays dont il avait fait la conquête. Après avoir organisé son gouvernement il revint en Espagne et ne tarda pas à gagner l'affection de Charles-Quint, qui lui conféra le titre de marquis del Valle de Guaxaca, ainsi que l ordre de Saint-Jacques, avec la donation d'un vaste territoire dans la Nouvelle-Espagne. Son ardeur indomptable pour les conquêtes et les découvertes le ramena en Amérique vers l'année 1530. Mais à cette époque le gouvernement politique de la Nou-

velle-Espagne ayant été confié à une audience royale, les attributions de Cortès se trouvèrent réduites à un simple commandement militaire. En 1536, il découvrit la presqu'île de Californie et une grande partie du golfe qui porte le même nom. Mortifié par quelques injustices, il revint en Espagne, où il termina ses jours le 2 décembre 1547, dans la soixante-deuxième année de son âge.

Tandis que Cortès fournissait sa brillante carrière au Mexique, une autre entreprise, peut-être non moins glorieuse, se préparait en Espagne. Hernandèr Magalhaëns ou Magellan, d'origine portugaise, mais au service de la cour de Castille, avait offert à cette cour de reprendre la suite des tentatives de Colomb et de chercher comme lui une communication entre l'Atlantique et la Mer du Sud, pour arriver de là aux Grandes-Indes, en suivant la direction de l'ouest. Ces propositions furent acceptées, et le 10 août 1519, Magalhaëns partit avec une flotte de cinq vaisseaux et deux cent trente-quatre hommes d'équipage. Ce ne fut que le 12 janvier suivant, qu'il arriva à l'embouchure de la Plata; trompé par la largeur de ce fleuve, il crut avoir découvert le passage, objet de ses recherches. Cependant il reconnut bientôt ses erreurs, et continua sa route vers le sud. Le 31 mars, il toucha au port de Saint-Julien (48° lat. S.), où il se détermina à passer l'hiver. Il y perdit un de ses vaisseaux. Au printemps, il reprit la mer et découvrit enfin, par 53° degrés de latitude, l'entrée d'un détroit où il il s'engagea malgré la résistance de son équipage. Après vingt jours d'une navigation périlleuse à travers les écueils de ce canal étroit et tortueux, auquel il donna son nom, il vit enfin se déployer à l'ouest la grande mer du Sud et jeta hardiment ses vaisseaux sur cet océan dont on ne connaissait point les bornes. L escadre marcha trois mois et vingt jours dans la direction nord-ouest, sans découvrir aucune terre; déjà l'eau et les vivres étaient presque épuisés, lorsqu'on tomba sur un groupe de petites îles, qu'un incident de peu d'importance fit nommer *Iles des Larrons*. De là, portant à l'ouest, Magalhaens découvrit l'archipel des *Philippines*, où il fut tué dans une querelle qui s'éleva entre l'équipage et les gens du pays.

L expédition se continua sous d'autres commandans. Après avoir visité plusieurs îles de l'océan indien, on toucha à Bornéo et ensuite à Tidor, où les Portugais avaient un établissement. De toute l'escadre il ne restait plus qu'un vaisseau qui fût encore en état de faire le voyage d'Europe. Ce bâtiment, commandé par Sébastien del Cano, prit la route du cap de Bonne-Espérance et arriva à Saint-Lucar le 7 septembre 1522, après avoir fait le tour du globe en trois ans et vingt-huit jours. Ainsi furent désormais constatées, par cette mémorable entreprise, la figure et l'étendue du globe terrestre.

Lorsqu'en 1513 Balboa franchit l'isthme de Panama, on apprit des habitans de ces contrées qu'il y avait dans le sud-est, à une distance assez considérable, un pays fort riche et fort peuplé, où l'or était prodigieusement abondant. Plusieurs aventuriers allèrent à la recherche de ce pays, en longeant le continent du côté de l'Atlantique; ils ne découvrirent que les régions humides et malsaines de la Tierra-Firma. Enfin, en 1524, on imagina de suivre la côte, du côté de la Mer du Sud. Trois Espagnols, habitans de Panama, François Pizarre, Diégo Almagro et Hernando de Lucques, voulurent à leur tour tenter l'entreprise en prenant cette nouvel e direction.

... (1) « A cinquante lieues environ de Panama, Pizarre découvrit un petit canton stérile, appelé Pérou, et ce coin de terre donna son nom à tout le pays. Ils poussèrent leurs recherches tout le long de la côte et passèrent trois ans dans cette entreprise, sans obtenir d'autre récompense de leurs travaux que la certitude qu'il existait un empire où les métaux précieux se trouvaient en abondance. Pizarre, voyant qu'il n'avait pas à sa disposition les forces nécessaires pour en tenter la conquête, revint en Espagne, où le roi lui accorda quelques secours avec le titre de gouverneur du Pérou.

« De retour à Panama, il réunit un corps de troupes et partit en 1531 pour une nouvelle expédition. Après avoir soumis plusieurs villes sur la côte, il fonda à San-Miguel, en mai 1532, la première colonie espagnole du Pérou. Il reçut dans ce lieu un messager de l'inca régnant (tel était le titre du monarque), Huascar, qui lui faisait connaître la rebellion de son frère Atahualpa et réclamait son assistance pour établir le pouvoir du souverain légitime. Pizarre résolut alors de pénétrer dans l'intérieur; et en conséquence il partit sous la conduite des ambassadeurs péruviens, emmenant toutes ses forces disponibles, qui ne consistaient qu'en soixante-deux cavaliers et cent-deux hommes de pied. Il reçut sur la route des envoyés d'Atahualpa, qui avait usurpé le trône et qui sollicitait aussi son appui. Pizarre déclara que son unique but était de réconcilier les deux frères. Atahualpa le reçut avec de grandes marques de respect; mais la plus infâme trahison fut le prix de l'accueil du monarque péruvien. Sous le prétexte d'une provocation supposée, Pizarre attaqua l'armée nationale, et, l'inca ayant été fait prisonnier, une terreur panique s'empara des Indiens, dont quatre mille succombèrent dans cette journée mémorable qui décida du sort du Pérou. Aucun Espagnol ne fut tué, et le butin fut immense. Cette bataille fut livrée à Caxamarca, le

(1) Nous empruntons à l'*Atlas américain* de M. Buchon le récit abrégé de la conquête du Pérou. Des guillemets marquent l'étendue de cet emprunt.

10 novembre 1532. Le prince captif, ne voyant aucune possibilité de s'évader, offrit pour rançon une quantité d'or suffisante pour remplir l'appartement dans lequel il était détenu. Pizarre accepta cette proposition, et les Péruviens réunirent un énorme monceau de ce précieux métal ; mais le perfide vainqueur ne l'eut pas plutôt reçu qu'il se décida à faire périr son prisonnier. Ayant donc institué une sorte de tribunal, il fit subir à Atahualpa un jugement dérisoire, comme accusé d'avoir usurpé le sceptre du Pérou sur le souverain naturel. L'infortuné monarque fut condamné à être brûlé vif, et, après que ses juges chrétiens lui eurent infligé le baptême, son arrêt fut exécuté.

« Peu de temps après cette horrible tragédie, Pizarre vainquit le frère d'Atahualpa, l'inca Paula, que les Péruviens avaient appelé au trône, et entra dans Cuzco, capitale du pays. Quito fut ensuite pris, et Pizarre ayant établi l'autorité des Espagnols sur des bases solides, fit partir son frère Ferdinand pour l'Espagne, avec un immense présent en or et en argent, destiné au roi. Pizarre fut confirmé dans son gouvernement, auquel on ajouta une étendue de soixante-dix lieues vers le sud, et il fut créé marquis d'Arabillos ; Almagro reçut le gouvernement de deux cents lieues de pays au sud des limites fixées à Pizarre. En janvier 1533 celui-ci fonda Lima, et peu après s'occupa d'organiser le gouvernement et de partager les terres entre les nouveaux colons ; mais, tandis qu'il se livrait à ce soin, Manco-Capac, l'inca régnant, prit les armes.

« Après plusieurs combats les Péruviens s'emparèrent de Cuzco, qui cependant fut repris par les Espagnols, et les frères de Pizarre ne se maintinrent dans Lima qu'avec beaucoup de peine. Alors se déclara un autre ennemi formidable : ce fut Almagro. Depuis long-temps Pizarre et lui se haïssaient. Almagro regardant Cuzco comme situé dans les limites du territoire qui lui était concédé, partit en 1537 des frontières du Chili, marcha sur cette ville, et les frères de Pizarre, trop faibles pour résister, furent forcés de se soumettre. Manco-Capac, vers le même temps, jugeant qu'Almagro était trop fort pour qu'il pût le repousser, se retira dans les montagnes. Pizarre, à la nouvelle du siége de Cuzco, envoya Alvarado avec cinq cents hommes au secours de son frère ; mais ce général fut attaqué et bientôt défait par Almagro. Alors Pizarre en personne s'avança à la tête de sept cents hommes et tenta sans succès d'amener Almagro à un arrangement à l'amiable. Une bataille décisive fut donc livrée près de Cuzco ; Almagro, fait prisonnier, fut bientôt après jugé et décapité. Deux ans plus tard Pizarre fut assassiné par les partisans d'Almagro. Cet événement eut lieu le 26 juin 1541.

« Après sa mort Vasco de Castro fut nommé gouverneur et eut pour successeur Blasco Vela. La conduite de ce vice-roi

provoqua une insurrection, à la tête de laquelle était Gonzalo Pizarre. Après plusieurs engagemens avec les troupes royales, Gonzalo les défit dans une bataille rangée où périt le vice-roi. Un prêtre, nommé Pedro de la Gasca, fut alors nommé comme président; et comme il jugea qu'il ne pourrait pas déterminer Pizarre à un accommodement, il l'attaqua et le vainquit. Pizarre, fait prisonnier et jugé, fut décapité le 10 avril 1548. Le Pérou néanmoins demeura encore plusieurs années dans le désordre. En 1562, le vice-roi Tolédo attaqua Tupac-Amaru, fils de Manco-Capac, qui s'était réfugié dans les montagnes. L'inca, hors d'état de résister, se rendit avec ses enfans, qui furent tous conduits prisonniers à Cuzco. Tupac-Amaru fut mis en jugement pour de prétendus crimes et condamné à perdre la tête. Avant l'exécution il fut baptisé dans sa prison, et de là conduit à l'échafaud. Ainsi expira, environné de son peuple en larmes, le dernier des empereurs péruviens. A la même époque, tous les enfans mâles nés de pères espagnols et de mères indiennes furent emprisonnés sous le prétexte qu'ils avaient conspiré avec Tupac-Amaru pour renverser le gouvernement espagnol. Plusieurs furent mis à la torture, d'autres périrent dans l'exil ou dans les prisons. Tolédo, le barbare auteur de ces cruautés, après avoir accumulé une fortune immense revint en Espagne, où il encourut la disgrâce du roi. Ses biens furent séquestrés et lui-même fut jeté dans une prison, où l'on assure qu'il mourut enfin de chagrin.

« Après la mort de Tupac-Amaru l'autorité royale espagnole s'établit au Pérou aussi solidement que dans les autres colonies espagnoles. Pendant le dix-septième siècle il ne s'y est rien passé qui méritât d'être cité..... »

En 1541, dans l'une des expéditions que les Pizarre dirigèrent contre les pays situés à l'est des Andes, il se passa un fait qu'il est essentiel de rapporter. Les Espagnols, arrivés sur les bords de la rivière Napo, l'un des grands affluens du Maragnon, se construisirent avec beaucoup de peine une barque qu'ils jugeaient devoir leur être d'un grand secours pour soulager leur marche et faciliter leurs approvisionnemens. Elle fut montée par cinquante soldats, sous le commandement de François Orellana ; le cours du fleuve les emporta avec une telle rapidité, qu'ils eurent bientôt perdu de vue le reste de la troupe.

Orellana, jeune ambitieux qui aspirait à se distinguer par quelque grande découverte, se considéra aussitôt comme affranchi de toute dépendance.

Sans s'inquiéter de ce qu'allaient devenir ses compagnons quand ils seraient privés de cette barque, il résolut de se séparer d'eux et de suivre le cours du Maragnon jusqu'à la mer, en reconnaissant les vastes contrées que ce fleuve arrose. Ce projet fut exécuté avec autant de bonheur que de hardiesse. Lorsque les

eaux du fleuve l'eurent jeté dans l'Océan, il prit au nord, vint aborder à Cubagua, et de là fit voile pour l'Espagne. Quoiqu'à son début cette entreprise ait été marquée par une perfidie, elle doit être rangée au nombre des plus belles et des plus importantes entreprises dont les navigateurs de cette époque aient à se glorifier.

On voit par tout ce qui précède que, dès le milieu du seizième siècle, le contour entier des côtes de l'Amérique méridionale et une partie des terres de l'intérieur avaient été successivement visités et reconnus. Il en était de même de l'Amérique centrale et de la plupart des îles voisines de l'entrée du golfe de Mexique. Les Portugais et surtout les Espagnols se sont partagé à eux seuls la gloire de ces découvertes. C'est aux missions des jésuites et des franciscains que l'on dut plus tard des documens précieux sur le Paraguay et sur quelques pays qui l'avoisinent.

Cependant l'Amérique septentrionale n'était pas négligée des navigateurs. Dès l'année 1496 les frères Cabot avaient visité la côte de Labrador jusqu'au 67e degré de latitude. L'année suivante, ils découvrirent Terre-Neuve et côtoyèrent le continent jusqu'à proximité de la Floride. En 1534 Jean Cartier reconnut le golfe de Saint-Laurent, qu'un autre Français nommé Denis avait déjà exploré vingt-huit ans auparavant. En 1535 Cartier remonta le fleuve du même nom jusqu'aux cataractes. En 1539 Fernand de Soto, à la tête d'une armée de neuf cents hommes, fit une descente à la Floride, qui avait été découverte en 1511 par Ponce de Léon. En 1540 Cartier acheva la reconnaissance du Canada et commença à y former quelques établissemens. En 1542 une colonie française de deux cents hommes, avec leurs femmes et leurs enfans, fut transportée au Canada sous la direction de François Laroche; mais au printemps suivant on se vit forcé de la ramener en France. En 1550 une foule d'aventuriers firent voile pour le Canada; pas un seul ne reparut, et l'on n'entendit plus parler d'eux. Il ne paraît pas qu'au seizième siècle on ait fait d'autres tentatives d'établissement dans ces parages.

En 1562 une escadre française, commandée par Jean Ribaut, côtoya la Floride et découvrit au nord de cette presqu'île une rivière qu'on croit être celle de Sainte-Marie. Il reconnut encore plusieurs autres rivières et donna à l'une d'elles le nom de Port-Royal. Dans le même temps, le moine Urdanietta découvrait le détroit de Behring, et le Grec Fucas trouvait la route qui, par le détroit de la reine Charlotte, conduit dans la mer Pacifique.

En 1579 les Anglais envoyèrent Forbisher pour chercher un passage par le nord-ouest Il toucha au cap de la reine Elisabeth, puis découvrit le détroit qui porte aujourd'hui son nom. Les années suivantes, il fit deux autres voyages qui n'amenèrent aucune découverte. A la même époque Drake visita les côtes qui s'éten-

dent au nord de la Californie et donna aux terres avoisinantes le nom de Nouvelle-Albion.

En 1584 deux bâtimens anglais, sous les ordres de Walter Raleigh, vinrent prendre possession du pays situé au nord du détroit de Pamlico et l'appelèrent Virginie, en l'honneur de la reine-vierge d'Angleterre. L'année suivante, Richard Grenville y conduisit une colonie de 107 Anglais, qui, après un séjour de quelques mois, se virent forcés de regagner leur patrie. Les premières colonies anglaises qui se soient établies en Amérique avec quelque succès se sont formées de 1603 à 1625. C'est en 1596 que les Hollandais Ryp et Van Heemskerk découvrirent le Spitzberg. En 1603 les îles de George et le hâvre de la Pentecôte furent découverts par le capitaine Weymouth. L'exploration des baies de Baffin et d'Hudson appartient également aux premières années du dix-septième siècle; elles portent les noms des hardis navigateurs qui les découvrirent. Le détroit de Davis doit aussi son nom à celui qui le franchit le premier. En 1606 Champlain remonta le fleuve Saint-Laurent et fonda Québec. En 1614 Smith explora la côte de Massachussets et traça une carte de ce pays. Restaient encore à visiter dans l'Amérique du Nord les contrées intérieures et les terres polaires: ces deux lacunes furent remplies dans le cours du dix-huitième siècle et au commencement du dix-neuvième par Mackensie, Pike, Lewis, Beltrami, Clarke, Wilson, Scoresby, Parchappe, Cook, Behring, Ross, Graah, Parry, et nombre d'autres voyageurs.

Forcés de nous resserrer dans un etroit espace, nous ne pouvons que renvoyer le lecteur aux intéressantes relations qu'ont publiées quelques-uns de ces apôtres de la science.

FIN.

Paris, Imprimerie de Poussielgue rue du Croissant-Montmartre, 12.

*Cet ouvrage est notre propriété.*

Imprimerie de Poussielgue, rue du Croissant-Montmartre, 12.